Fabrizio Tribuzio-Bugatti
Jérôme Maucourant

Le capitalisme entre fin du monde et guerre des mondes

La Science-fiction est devenu le domaine privilégié permettant de réfléchir à ces questions des fins du capitalisme ou du monde, maintenant que la philosophie l'histoire est tombée aux oubliettes et que la production sociologique en dit plus long sur les fantasmes des sociologues que sur la réalité qu'ils prétendent révéler. Pour éclairer ce débat, partons d'une hypothèse : il est plus simple d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme, parce que le capitalisme n'est rien d'autre qu'une fin du monde qui ne cesse jamais. Comme la littérature n'est pas pure émanation spirituelle d'une entité sans corps, enchâssons d'abord la réflexion dans l'univers matériel, c'est-à-dire celui de la technique et des rapports de force. Ceci ne nie en rien la liberté du créateur de mondes mais permet d'en comprendre les conditions et les limites ; ensuite, abordons avec plus d'assurance quelques œuvres marquantes de la littérature de l'Imaginaire.

Voilà les faits : à part peut-être le royaume ermite de la Corée du Nord ou les dernières illusions des socialisme tropicaux, le capitalisme triomphe. Mais, que de péripéties pour en arriver là. Au XIXe siècle, en effet, la société de marché paraissait incarner les idéaux des Lumières. De nombreux idéologues annonçaient alors un monde unifié par l'économie. Il était courant, avant la Grande Guerre, d'affirmer que l'interdépendance inédite des nations par l'échange rendait la guerre impossible, comme si la guerre était affaire de rationalité utilitaire … Les économistes de toute obédience prétendaient même avoir découvert les lois de la dynamique du capitalisme qui auraient déterminé le changement social. En dépit de leurs divergences théoriques, les principaux adversaires et opposants du capitalisme voyaient en l'économie l'anatomie du social.

Toutefois, après 1989, le bloc soviétique s'effondra. Le capitalisme et non plus le communisme sembla constituer l'horizon indépassable de l'aventure humaine. Jamais ne fut plus puissante l'idée selon laquelle c'est le capitalisme et lui-seul qui permit la fin de la Préhistoire de l'humanité, après l'inutile parenthèses étatiste entre les deux guerres mondiales. Atroce décennie pour la pensée, celle qui osa encore penser. L'avenir appartint dès lors au passé. Pourtant, peu de temps après, rien au regard de l'histoire, les deux premières décennies du XXIe offrent des paradoxes redoutables : pas de fin du capitalisme mais pas de fin de de l'histoire. Voilà des guerres sans fin au Proche-Orient, état de violence endémique, effondrements financiers et retour de la guerre en Europe même. L'échange généralisé n'abolit pas la violence. Au contraire, le génie du capital épouse les différentes civilisations leur permettant de créer les ressources utiles à des conflits sans fin. Ces conflits ne résultent pas seulement de la volonté des puissances de se mesurer entre-elles mais aussi du choc frontal impliqué la croissance face à la finitude du monde. Autrement dit, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin d'un monde de compétitions sans merci nourries par l'extension indéfinie des rapports d'argent.

L'imaginaire collectif est probablement dans une véritable impasse. S'il est plus simple d'imaginer la fin du politique que celle de l'économie, en particulier du capitalisme, c'est surtout parce que les projections fictionnelles elles-mêmes en semblent incapables. Dans le registre de la Science-fiction, il n'est en effet pas rare d'expérimenter des sociétés ou des époques qui ont dépassé la politique et même parfois l'apocalypse, au travers des utopies, récits post-apocalyptiques et autres *space opera* à la conquête d'une nouvelle Terre habitable. Si justement la Science-fiction ne fait qu'extrapoler les possibles émergeant dans le présent, comme le pensait Friedrich Jünger, alors ses sous-genres ne sont qu'une exploration métapolitique de leurs époques respectives et, avec elles, de leurs idées dominantes. Dès lors, est-ce si surprenant de voir le triomphe du *space opera* avec *Star Trek* après la Seconde Guerre Mondiale, les dystopies torturées de Philip K. Dick durant la

guerre du Vietnam et l'accomplissement d'un individualisme radical, puis le cyberpunk prospérer à l'ère de Thatcher-Reagan ? L'élasticité imaginative de la Science-fiction conduit au même but : le capitalisme comme finalité ou comme survivance de l'humanité tandis que l'État et les liens sociaux se dissolvent… pour le plus grand bien (ou presque). Bref, de tous les possibles que la Science-fiction a entrouverts, aucun ne s'émancipent véritablement du capitalisme, le considérant comme le système économique par défaut (naturel ?), tandis que les pouvoirs publics voient leur dissolution accélérée par les fantasmes technologiques et leur utilisation.

C'est sans doute pour cela, qu'avec l'âge, un lecteur assidu de Science-fiction pourrait en venir à la conclusion, qu'entre Issac Asimov et Philip K. Dick, ce sont les projections du second qui s'avèrent les plus sombrement réalistes. Dès son premier roman *Loterie Solaire*, mais plus encore dans *Simulacres* et *Ubik*, la littérature dickienne explore avec effroi la disparition du pouvoir politique au profit de multinationales qui se substituent aux États et en viennent à exercer ainsi un véritable *imperium*. Le politique reste, au mieux, un simulacre à travers un automate faisant office de Président des États-Unis sans que nul ne le sache, tandis que le principe économique guide les relations sociales au point qu'un employé puisse prêter serment non pas à son entreprise, mais à son dirigeant. Bref, s'il y a un vide du pouvoir politique, c'est parce que le pouvoir a évolué vers d'autres sphères. Les pouvoirs publics, tels qu'ils apparaissent dans *Simulacres* ou *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, ne servent qu'à préserver un semblant d'ordre pour que la société ne sombre pas dans le chaos. D'autres auteurs ou scénaristes ne s'avèrent pas plus optimistes. Du côté du cinéma, *Judge Dread* et *Soleil Vert* traitent la densification urbaine et la pollution par l'image d'une société saturnienn : des juges-policiers se consultent pour exécuter par eux-mêmes leurs propres décisions souveraines — entraînant souvent la mort — et l'on recycle cyniquement le matériel humain afin d'assurer un minimum de subsistance à la population qui ignore avoir plongé dans le cannibalisme de masse.

Si l'on verse toutefois du côté positif de la Science-fiction, notamment le *space opera,* c'est pour mieux se rendre compte qu'il est plus simple d'imaginer la fin de la politique plutôt que celle du capitalisme. Puisant dans l'imaginaire foncièrement américain de la frontière à travers la figure du pionnier, le sous-genre est devenu hégémonique à la fin de la Seconde Guerre Mondiale qui déversa le *soft power* des États-Unis triomphants sur le Vieux continent. Une œuvre comme celle de *Star Trek* et son célèbre vaisseau - *L'Enterprise* - témoignent d'une utopie qui s'est débarrassée de toute fioriture politique au profit d'un projet économique vieux comme le Nouveau Monde : la conquête. Il y a cependant quelques exceptions dont la Science-fiction soviétique représente la figure de proue, en particulier à travers le roman *Il est difficile d'être un dieu* des frères Strougatski. L'être humain étant devenu tout puissant, un institut terrien observe une planète lointaine où nos cousins sont quant à eux plongés dans une espèce de Moyen-Âge rappelant l'Inquisition et certains totalitarismes. Si l'un des membres de l'Institut désire intervenir pour empêcher que l'Histoire ne se répète ailleurs, ses actions laissent présumer une vision fataliste : l'Histoire serait pas régie par des lois immanentes que rien ne pourrait modifier. Le lecteur se retrouve ici confronté aux idées dominantes de l'autre côté du rideau de fer du temps de la Guerre Froide. Pas de capitalisme, mais toujours l'écueil de sombrer dans un totalitarisme *au nom du plus grand bien*. Nous voici renvoyés à l'impasse énoncée par Alexandre Soljénitsyne : « *À l'Est, c'est la foire du Parti qui la foule aux pieds, à l'Ouest la foire du Commerce : ce qui est effrayant, ce n'est même pas le fait du monde éclaté, c'est que les principaux morceaux en soient atteints d'une maladie analogue*»[1].

On serait toutefois en droit d'objecter que ces schémas fictionnels se contentent d'extrapoler le pire ou le meilleur tel qu'il émerge dans le présent, en invoquant notamment la Science fiction post-apocalyptique un affranchissement de ses contraintes. Loin de faire une *tabula rasa*, ce dernier

[1] Alexandre Soljénitsyne, *Le déclin du courage*, Les Belles Lettres.

ne fait qu'accentuer l'idée qu'avec ou sans l'État, le capitalisme vivra. Les films *Mad Max* de George Miller portent sur les querelles de ressources, en particulier dans le deuxième film où il est question d'une citerne de…. pétrole ! Le carburant des sociétés capitalistes modernes reste ainsi, symboliquement, la raison des luttes entre groupes sociaux. Dans *Mad God* de Phil Tippett, qui propose un traitement très différent de l'apocalypse, le spectateur assiste à une fresque bigarrée où un fordisme dégénéré poursuit son inlassable déshumanisation des corps au profit d'un machinisme totalement inutile mais seule raison d'être d'un futur qui n'en a plus. On est en plein dans l' « *anarchie de la production capitaliste* », dénoncée par Karl Marx, mais avec une interprétation nouvelle. Le registre vidéoludique n'est pas en reste, avec la célèbre saga *Fallout*, où les capsules de soda ont remplacé la monnaie. Bref, on pourrait s'interroger, à l'instar de Serge Latouche, si dès qu'il y a économie, il n'y aurait pas forcément capitalisme[2]. Le système monétaire et les institutions peuvent s'effondrer ou muter, la politique et le politique peuvent disparaître, mais l'économie demeure la première (et la dernière ?) raison des relations sociales.

Le lecteur pourra peut-être s'étonner : n'existe-t-il tout de même quelques reste de la littérature utopique, comme *Les Dépossédés* (1974) de Ursula K. Le Guin ? Néanmoins, une lecture attentive de cet ouvrage ne permet pas d'en déduire la simple apologie d'une société anarchiste. Certaines interprétations insistent plutôt sur les limites d'un tel monde … contre ce pessimisme, qui semble imprégner le monde de l'Imaginaire, il existe un contre-exemple qui, à l'examen également, ne l'est pas vraiment : la figure argentine de « Posadas, le trotskiste qui croyait au communisme intergalactique »[3], popularisée en France grâce a un très bon texte. Voilà donc que ce révolutionnaire souhaitait une troisième guerre mondiale de type nucléaire, imaginait que les ovnis étaient envoyés par des extraterrestres arrivés au stade communiste … et préparer sa fille à lui succéder. Pourquoi le communisme ? Parce que, selon Posadas, le capitalisme est incapable de mener l'humanité à un bond technologique permettant la construction de soucoupes volantes, du fait que son modèle de concurrence totale et permanente, en vient *systématiquement* à détruire les forces de production au lieu de les mutualiser, ce que seul le communisme permettrait… De là tout un dérivé pictural de l'ère soviétique qui met toujours le collectif en valeur, tandis que l'Occident a opéré une dissociation qui semble insurmontable entre collectif et connectif. L'univers mental qui se dégage de cette évocation est celui de la fermeture psychique, de la construction de secte en scissiparité constante, bref de la négation du réel et même des principes premiers qui justifiaient l'action politique. Le trotskisme français est une déclinaison de ce modèle. Que finalement ces rejetons terminaux de l'église marxiste croient au libre marché ou à la révolution comme *Grand Soir*, ils demeurent fondamentalement des *optimistes*, c'est-à-dire des gens qui croient au meilleur des mondes possibles. Bref, des révolutionnaires–théologiens ou des idéologues descendant de Leibnitz. Alors, certes, on peut reprocher aux auteurs de Science-fiction — à raison ! — de ne pas imaginer un *au-delà* du capitalisme. Mais, reconnaissons la difficulté de cette tâche et, le cas échéant, gagnons notre salut par les forêts.

---

[2] Serge Latouche, entretien pour la revue *Accattone*, février 2019 : « *Je pense en particulier qu'il n'y a pas d'économie en dehors du capitalisme ; l'économie est une invention du capitalisme, et le capitalisme est une invention de l'économie, les deux apparaissent ensemble.* »

[3] A. M. Gittliz et David Broder, « Posadas le trotskyste qui croyait au communisme intergalactique », *Contretemps.– Revue de critique communiste*, 6 mars 2021, en ligne.